NOTES

SUR

L'ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM

PAR

CHATEAUBRIAND

Le voyage littéraire, entrepris et raconté pour les seuls plaisirs des yeux et de l'esprit, est une des glorieuses créations du XIXme siècle. Cette conquête d'une forme nouvelle de l'œuvre littéraire, c'est Chateaubriand qui en a l'honneur. Pour être équitable on mentionne une lettre du Prince de Ligne et les *Raines* de Volney. Mais celui qui assura le succès immédiat du genre et qui le fit admettre définitivement fut bien l'auteur de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. 1811 est la date où le récit de voyage fit son entrée dans la littérature. L'œuvre, au point de vue de l'histoire, a donc une valeur incontestable. Depuis, le récit de voyage a évolué rapidement, et la différence est grande entre cet *Itinéraire* et les œuvres d'un Loti.

Une histoire de l'évolution de ce genre serait intéressante. Nous avions, en commençant cette brève étude, l'intention de noter quels progrès on constate de l'*Itinéraire* au *Voyage en Orient* de Lamartine, — car nous pensons que la première grande œuvre en prose du poète vaut mieux que la réputation qu'on lui a faite, — et quels caractères font des trois volumes de Loti : *Le Désert, Jérusalem, La Galilée*, une œuvre fort différente des deux autres. Nous voulions ainsi, rapprochant trois ouvrages inspirés par la même terre, par les mêmes souvenirs, fixer trois « moments » de l'évolution du récit de voyage ; en

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

rappelant quelles impressions diverses saisirent ces poètes au milieu de ce qui reste de Jérusalem, noter l'attitude de Chateaubriand, — catholique — de Lamartine, — « chrétien libéral » — et de Loti, — désabusé qui cherche à s'évader pour une heure du scepticisme.

Nous voulions... quand nous avons été arrêtés par cette pensée : l'admiration de nombreux critiques actuels à l'égard de l'Itinéraire serait-elle une admiration conventionnelle : l'histoire nous en donne tant d'exemples ! Les éloges qu'aujourd'hui encore on lui adresse lui sont-ils dus ?

A l'époque de sa publication, la critique fut extrêmement flatteuse ; l'éloge de l'*Itinéraire* fut aussi grand que la froideur qui avait accueilli les *Martyrs* avait été marquée. Et cela était juste ; on applaudissait le premier essai, — ou presque, — d'une forme nouvelle dont on prévoyait déjà peut-être la souplesse infinie, le charme et l'intérêt. Vinet pouvait encore écrire : « Ce charmant ouvrage... n'a point de défauts » [1]

Mais aujourd'hui doit-on placer l'*Itinéraire* parmi les œuvres de choix, à lire par ceux qui n'ont pas pour métier de lire ; dans « les quatre ou cinq volumes absolument supérieurs » [2] choisis dans les œuvres de Chateaubriand fera-t-on figurer, comme le veut M. Faguet, toutes les pages sur « Sparte, Athènes et *Jérusalem ?* » On peut discuter ; à l'avis de Brunetière, « le jugement de la postérité sur Chateaubriand est encore à prononcer. » [3]

La réponse à ces questions ne nous a pas permis, les limites ordinaires d'un travail comme celui-ci étant atteintes, de remplir notre premier dessein ; néanmoins nous avons montré quels caractères datent cette première œuvre, ce qui lui manque pour satisfaire nos exigences, ce qu'il y a de trop, à notre goût actuel.

[1] *Etudes sur la littérature française*, T. I.
[2] *Dix-neuvième siècle*, p. 65.
[3] *Manuel*.... p. 393.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Deux raisons ont déterminé Chateaubriand, déclare-t-il lui-même, à faire ce célèbre voyage dont le récit « enchanta ». Avec la probité littéraire d'un Virgile, il voulait « recueillir des images » pour ses *Martyrs*, « chercher des couleurs pour orner des tableaux. » [1] D'autre part il voulait accomplir le pélerinage de Jérusalem.

Il eut une troisième raison, vraisemblablement très forte, que les lecteurs de 1811 ne soupçonnèrent pas, et que Chateaubriand avoua plus tard, très discrètement. Sainte-Beuve, à qui rien n'échappait et dont l'ardeur à « chercher la femme », si j'ose dire ainsi, fut sans rivale, ne manqua pas de souligner l'aveu de Chateaubriand. [2] Ce voyage n'était qu'un immense détour, imposé par Mme de Noailles, plus tard duchesse de Mouchy, pour venir à un rendez-vous d'amour dans le décor de l'Alhambra. Elle attendait là qu'il revînt plus glorieux encore et surtout libre de toute relation amoureuse.

On fit comprendre à Mme de Chateaubriand, qui insistait pour être du voyage, que ce pèlerinage l'exposerait à des dangers... Elle fut laissée à Venise. Un pèlerinage, comme on voit, qui ressemblait étrangement à une pénitence.

Il n'est pas indifférent de connaître le vrai but du voyage de Chateaubriand. Nous comprenons désormais la raison de la hâte qu'il mit à visiter la Terre-Sainte. « Une seule pensée m'absorbait ; je comptais avec impatience les moments. Du bord de mon navire, les regards attachés sur l'étoile du soir, je lui demandais des vents pour cingler plus vite, de la gloire pour me faire aimer. J'espérais en trouver à Sparte, à Sion, à Memphis, à Carthage et l'apporter à l'Alhambra [3]. »

Il passa cinq jours à Jérusalem ; deux jours après son arrivée

[1] *Itinéraire*. I. p. 6. Toutes nos références paginales : Edition Pourrat. Oeuvres complètes. Paris 1836.

[2] Sainte-Beuve. *Causeries du lundi :* T. II.

[3] Cité par Sainte-Beuve : *Causeries du Lundi*, II.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

il déclare avec sérieux qu'il n'a « plus rien d'essentiel à voir, soit au dedans, soit au dehors de la ville [1] ». Deux jours pour voir Béthléem, la Mer Morte, le Jourdain. Neuf jours, en somme, depuis son départ de Jaffa jusqu'à son arrivée dans le même port.

Curieux commentaire de cette affirmation des *Mémoires d'Outre-Tombe :* « Je suis de la race des Celtes et des tortues, race pédestre [2] », et de celle-ci de l'*Itinéraire :* « Mon principal but surtout était d'arriver à Jérusalem [3] ».

Faut-il s'étonner, désormais, de la déception que donne la lecture du pèlerinage proprement dit, du voyage en Terre-Sainte ? Quelques critiques l'ont avouée, cette déception. Sainte-Beuve, sans appuyer d'ailleurs, déclare que « la seconde moitié » de l'*Itinéraire*, — précisément le voyage à Jérusalem — est « d'un intérêt médiocre, fatigant à lire [4] ». La plupart, pour nous ne savons quelles raisons, — peut-être parce qu'ils n'ont accompagné Chateaubriand qu'en Grèce ? — la plupart ont adressé une louange entière, sans réserves, à tout l'*Itinéraire*.

Osons le dire : rien n'est plus froid que les sentiments de Chateaubriand à Jérusalem, rien moins spontané. Voici ce que la première vue de Jérusalem depuis les hauteurs voisines inspire à l'« enchanteur »:

[1] Il est arrivé le 6 octobre, à minuit. Le 7 et le 8, il visite la ville. Le 9, il passe sa journée au couvent. Le 10 et le 11, il visite les environs. C. f. *Itinéraire*, II, p. 99. — Encore faut-il ne pas croire Julien, son domestique, qui dans son *Itinéraire* enserre le séjour de Jérusalem entre ces deux dates : 6 octobre (minuit), 10 octobre. Chateaubriand : 6-12 octobre.

[2] *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, p. 536. Nous renvoyons à l'édition Biré. Six volumes. Paris. Garnier.

[3] *Itinéraire*, I, p. 171.

[4] *Chateaubriand et son groupe littéraire*, II, p. 69. Edition Calmann-Lévy. Paris 1878.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

« Je puis vous assurer que quiconque a eu comme moi la « patience de lire à peu près *deux cents relations modernes de « la Terre-Sainte, les compilations rabbiniques, et les passages « des anciens sur la Judée,* ne connaît rien du tout encore. Je « restai les yeux fixés sur Jérusalem, *mesurant la hauteur de « ses murs, recevant à la fois tous les souvenirs de l'histoire, « depuis Abraham jusqu'à Godefroy de Bouillon,* pensant au « monde entier chargé par la mission du Fils de l'homme, et « cherchant vainement ce temple dont il ne reste pas pierre sur « pierre. Quand je vivrais mille ans, jamais je n'oublierai *ce « désert qui semble respirer encore la grandeur de Jéhovah et « les épouvantements de la mort* [1]. »

A part ce dernier trait, — admirable il est vrai, — quelle impuissance d'émotion ! Et nous avons tout cité : ni avant, ni après, une autre expression qui traduise une autre sensation, plus forte, plus vibrante !

La description des lieux saints est embarrassée ; on sent l'effort de celui qui soupire : comment vais-je commencer à décrire çà ? Lecteurs, nous jouissions du plaisir espéré de lire les pages où le grand évocateur décrira de son style majestueux la Voie douloureuse, le Calvaire, le Saint-Sépulcre ; nous nous hâtions ; nous tournions d'ennuyeuses pages où sont contées l'arrivée au couvent, des négociations... Et douloureusement, lentement, nous lisons : « *Comme je n'ai pas la prétention de refaire un tableau très bien fait, je profiterai des travaux de mes devanciers, prenant soin seulement de les éclaircir par des observations* [2] ».

Suivent trois pages de nomenclature des récits de voyage à Jérusalem ; et suivent neuf pages guillemetées au long : c'est la description du Saint-Sépulcre par Deshayes [3] qui passe. Deshayes ? « envoyé par Louis XIII en Palestine ». Enfin viennent

[1] *Itinéraire*, II, p. 292. — [2] *Itin.* II, p. 3. — [3] *Itin.* II, p. 6 et ss.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

les « observations » promises. Malheur ! ce sont des observations historiques ! Le tout occupe vingt pages. C'est ensuite seulement que Chateaubriand s'aperçoit qu'on attend autre chose de lui : « Les lecteurs chrétiens demanderont peut-être, — étonnant, ce *peut-être !* — à présent quels furent les sentiments que j'éprouvai en entrant dans ce lieu redoutable ; je ne puis réellement le dire... [1] ».

Stérilité ? Non ! plutôt surabondance d'émotions... indicibles. Un seul passage vous fait souvenir que c'est du Châteaubriand que vous lisez : « Tout ce que je puis assurer, c'est qu'à la vue de ce sépulcre triomphant, je ne sentis que ma faiblesse ; et quand mon guide s'écria avec Saint-Paul : « *Ubi est, Mors, victoria tua ? Ubi est, Mors, stimulus tuus ?* » *je prêtai l'oreille comme si la Mort allait répondre qu'elle était vaincue et enchaînée dans ce monument.* »

Très beau. Ce n'est qu'un peu théâtral. Mais n'est-ce pas Lamartine qui disait que « Chateaubriand semblait toujours avoir des planches sous les pieds ? »

Si vous avez cherché en vain autre chose à propos du Saint-Sépulcre, vous avez lu, en manière de compensation, des pages nombreuses sur les couvents et les moines de toutes couleurs [2], sur les dépenses d'un pèlerin [3], sur les menus, — parfaitement ! — des dîners de Châteaubriand [4], sur le prix de « divers comestibles [5] » ; une énumération des lieux de dévotion [6], — 1°, 2°, 3°... 8° — une histoire des croisades [7], une classification des monuments en six catégories [8], un mémoire consacré aux dépenses de Chateaubriand [9]... qu'ai-je noté encore ?

Quoi ! c'est à de tels détails, aussi insignifiants et terre à terre, que s'intéresse Chateaubriand dans les lieux où « le

[1] *Itin.* II, p. 21. — [2] *Itin.* I, p. 299; II, p. 100-102, 105, 151, etc. — [3] *Itin.* II, p. 107 et 108. — [4] *Itin.* II, p. 103. — [5] *Itin.* II, p. 103. — [6] *Itin.* II, p. 27 et 28. — [7] *Itin.* II, p. 50-60. — [8] *Itin.* II, p. 75. — [9] *Itin.* II, p. 108, 109, 110, 111.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

pouvoir divin de l'amour a donné au monde un Dieu ressuscité ! [1] » C'est à de tels objets que s'occupe l'auteur du *Génie du christianisme* dans la ville où s'est accompli le seul acte aussi grandiose et fécond que la création de l'univers ?

Peut-être à Béthléem... Oui, Chateaubriand a donné là, certainement, devant le berceau du monde nouveau, l'expression de son adoration de chrétien ? Il a trouvé là les accents dignes à la fois de son génie et du divin Maître dont il est venu chercher, adorer les traces ?

Hélas ! il visite Béthléem avec moins d'émotion que Sparte et Athènes. Pas une ligne animée de poésie. Le plus repu des bourgeois que promène l'agence Cook n'a pas moins de sensations. Nous voudrions dire nous-mêmes : exagération ! exagération ! Oui, comme nous voudrions ne pas lire ces lignes qui donnent ses impressions d'arrivée : « Nous arrivâmes par un sentier étroit et scabreux à Béthléem. Nous frappâmes à la porte du couvent. (Trois lignes qui concernent les religieux ; donc...) Béthléem reçut son nom d'Abraham... — Ici une page sur l'histoire de la célèbre bourgade. — Quant à la Béthléem moderne... *on peut consulter M. de Volney* [2] ».

Il était arrivé le soir tombant. Le lendemain, à quatre heures du matin, il fait la « revue des monuments de Béthléem ». Il commence, — à tout seigneur, tout honneur, — par le couvent. Nous apprenons que l'Eglise a des colonnes de « deux pieds six pouces de diamètre près la base [3], que la sainte grotte « lieu à jamais révéré de la nativité du Sauveur », a trente-sept pieds et demi de long, onze pieds trois pouces de large et neuf pieds de haut [4]. Quoi encore ? Que la plus riche des trois lampes qui brûlent dans la chapelle où le Christ est né *a été donnée par Louis XIII.* L'impression définitive est condensée

[1] L'admirable phrase est de Renan. *Vie de Jésus.* — [2] *Itin.* I, p. 298. — [3] *Itin.* I. p. 299. — [4] *Itin.* I, p. 301.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

dans cette phrase : « Rien n'est plus agréable et plus dévôt que cette église souterraine [1] ».

Des préoccupations plus fortes tenaient Chateaubriand. Et ce n'est pas faire un rapprochement artificiel que de rappeler ces paroles de Ben-Hamet, nom que s'est choisi Chateaubriand dans le *Dernier Abencérage :* « Avec quel transport, avec quelle joie mêlée de crainte il aperçut les premiers promontoires de l'Espagne ! Blanco — au naturel Mme de Noailles — l'attend-elle sur ces bords ? Se souvient-elle encore d'un pauvre Arabe qui ne cessa de l'adorer sous le palmier du désert ? »

Ainsi a été rempli un des buts de ce voyage, le but principal au dire de Chateaubriand : « Je serai peut-être le dernier Français sorti de mon pays pour voyager en Terre-Sainte *avec les idées, le but et les sentiments d'un ancien pèlerin* [2] ».

* * *

Chateaubriand, dans son voyage, voulait recueillir des images pour illustrer les *Martyrs*. L'*Itinéraire* ne nous fait voir que des croquis, des esquisses. Il est entendu que les tableaux arrangés avec art, avec le souci de l'effet, sont accrochés dans son épopée chrétienne. Ici encore des critiques ont exagéré la valeur de l'*Itinéraire* et lui ont accordé un crédit que cette œuvre ne peut justifier. On l'appelle tantôt une « galerie de paysages d'Orient et du Midi », tantôt un « album ».

Des mots !

Qu'il y a de très belles pages de description, d'un art supérieur, tous ceux qui ont lu ce récit de voyage s'en souvien-

[1] *Itin.* I, p. 303. — [2] *Itin.* I, p. 2.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

nent. Sparte, Athènes, le fameux « campement en Anatolie », une demi-page sur l'aspect de la Judée, — admirable ! — une vue d'ensemble de Jérusalem, quelques autres passages encore... Certaines de ces pages sont magnifiques. Chateaubriand y fait apprécier toutes ses qualités. Evocations puissantes.

Mais la vérité, c'est qu'elles sont rares, comme ses émotions sur la terre sacrée.

Les notes érudites sont au contraire copieuses. Et il n'est pas oiseux de montrer jusqu'à quel point, s'il est intéressant de noter une des différences qui existent entre un des premiers récits de voyage littéraire et ceux d'un Loti.

Paraître érudit a été une des préoccupations constantes de Chateaubriand écrivant l'*Itinéraire*. Son érudition ne connaît aucune incompétence. Mais c'est la géographie qui a toutes ses préférences. Il a toujours espéré s'y faire un nom. On sait que sa première ambition fut de découvrir un passage qui mît en communication, par le Nord de l'Amérique, les régions de l'Ouest et celles de l'Est. Dans l'*Itinéraire,* il discute la latitude d'Athènes [1], la situation de l'île de Calypso, avec citation d'auteurs « graves » [2] ; au bord de la Mer Morte, l'intérêt de Chateaubriand va à la salure ; il cite les travaux de Lavoisier, l'opinion de géologues et de physiciens : neuf pages en sont pleines. Il pense mériter la reconnaissance des archéologues parce qu'il croit avoir retrouvé Sparte, dont le nom « peut seul » [3] (à lui seul) sauver le sien de l'oubli ! L'honneur d'avoir le premier situé le port de Carthage lui appartient aussi...

Il n'a manqué de se souvenir d'aucun événement historique sur ces terres illustres. Et il a eu raison. Mais il abuse, assuré-

[1] *Itin.* I, p. 176. « La plus ancienne carte de la Grèce, celle de Sophian, mettait Athènes par les 37° 10 à 12' ; Vernon porta cette latitude à 38° 5' ; et M. de Chabert l'a enfin déterminée à 37° 38' 1" pour le temple de Minerve. »

[2] *Itin.* I, p. 9. — [3] *Itin.* I, p. 84.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ment. Toute l'histoire de Jaffa y passe, — plus de cinq pages, — quand la description de la ville tient en cinq ou six lignes. Toutes les guerres puniques sont rappelées avec détails, à de propos Carthage.

Lamartine, dont le jugement, ici, n'a guère de valeur, étant celui d'un rival, a eu un mot dur, trop sévère évidemment : l'*Itinéraire* est un... « pot-pourri ». Mais il faut reconnaître qu'il n'y a trace d'érudition dans son *Voyage en Orient*. Lamartine n'est que poète et paysagiste ; en cours de route, il ne cite pas les recherches de membres de l'Institut ; il voit, il jouit, il sent, il pense. Et il comprend, lui premier, que c'est là tout ce qu'on exige. Aussi ne se garde-t-il pas de faire malicieusement allusion à Chateaubriand, au bord de la Mer Morte : « Je n'ai noté ni son poids spécifique, ni la quantité de sel que ses eaux contiennent [1] ».

Le récit de voyage aura de plus en plus pour caractère d'être un « journal » écrit, griffonné aux étapes, « à l'ombre d'un palmier ou sous la tente à la lueur d'une torche de résine ». Les notes archéologiques, scientifiques, historiques, géographiques, que Chateaubriand a prodiguées au cours de sa narration et de sa description, ôtent à son œuvre ce caractère, — ou plutôt cette illusion charmante, — de naturel et d'improvisation. Talleyrand, paraît-il, disait qu'il y avait dans l'*Itinéraire* « beaucoup trop d'esprit pour un livre de poste et pas assez de talent pour un ouvrage ». Il voulait dire trop d'érudition...

* * *

[1] *Voyage en Orient*. Ed. 1835. II, p. 188.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Une des causes du succès qu'a obtenu le récit de voyage est l'illusion que l'auteur donne au lecteur de faire partie de l'expédition. Celui-ci est compagnon de route, confident des sensations et des pensées de l'auteur. Ils embarquent, marchent, montent à cheval ensemble ; l'un voit tout ce que l'autre voit aussi ; ils pensent, ils sentent identiquement. Ils vivent d'une même vie.

« Vous y croirez être vous-même. »

Loti nous invite avec grâce à cheminer ainsi avec lui *Vers Ispahan :*

« Qui veut venir avec moi voir à Ispahan la saison des roses...

« Qui veut venir avec moi voir apparaître, dans sa triste oasis, au milieu de ses champs de pavots blancs et de ses jardins de roses roses, la vieille ville de ruines et de mystère....

« Nous passerons devant des fantômes de palais....

« Qui veut venir avec moi... »

Ce charme, si vif, et qui est un des plus grands, d'être de voyage, nous ne le connaissons pas en lisant l'*Itinéraire*.

Chateaubriand, par l'emploi du passé dans presque tous les verbes, rappelle qu'il est revenu de « là-bas » et que « nous n'y étions pas » ; nous ne perdons pas la sensation d'être assis dans le fauteuil aussi commode que banal et très loin de la Terre-Sainte ; nous lisons le récit de choses passées, de « souvenirs ». Chateaubriand nous laisse voir, trop souvent, que ce voyage a été écrit près de Paris, tout près, dans la Vallée aux Loups : « Je ne sais plus quel hasard fit manquer ma négociation ! » [1] Il nous avertit de ce qui va arriver : il nous arrête pour nous faire une leçon d'histoire...

Parfois, il s'aperçoit que les paroles de pédagogue ne sont pas celles qu'on écoute de préférence : « Le lecteur désire peut-

[1] *Itin.* II, p. 61.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

être qu'un bon vent me porte en Grèce et le débarrasse de mes digressions ; c'est ce qui arriva le 7 au matin. »

Lamartine, ici encore, est novateur. Certes il n'a pas toujours pris les précautions nécessaires pour que le lecteur ne se doute pas que le récit a été écrit après retour, que le voyage a été fait sans lui. C'est Lamartine néanmoins qui introduit cette notation brève, sans verbe, sans développement, — « *Toujours même vie* ». — « *Partis la nuit* ». — « *Nuit étincelante* ». — et qui, par sa rudesse, donne si forte l'impression d'avoir été improvisée sur place, avec la concision nécessitée par l'incommodité d'un logis de hasard, d'une vie de nomade. Le plus souvent aussi, dans son *Voyage en Orient*, il emploie le présent : il a compris que c'est le temps qui convient pour l'ordinaire au récit de voyage. Dans le manuscrit déposé à la Bibliothèque nationale et que M. Maréchal vient de publier, nous lisons en effet : « Une lune splendide *s'élevait hier soir* entre les mâts, les vergues... » [1]

Dans le texte imprimé, on est enchanté de voir Lamartine, qui a la réputation de ne pas revoir ses phrases, corriger si bien et le verbe et le temps du verbe : « Une lune splendide *semble se balancer* entre les mâts, les vergues...» Plus loin, dans le manuscrit : « Chaque cordage des bâtiments *dessinait*... » Dans le livre : « Chaque cordage *dessine*... »

Enfin Chateaubriand se donne toujours comme un guide : « *Si l'on se place* avec moi sur la colline de la citadelle, voici ce qu'on verra autour de soi. » [2]

— « Nous allons à présent visiter les dehors de la ville sainte.»

— « *Je suppose* que le lecteur parte avec moi du port de la Goulette. » [3]

Encore une forme surannée et qui date l'Itinéraire.

*
* *

[1] « Le véritable Voyage en Orient » — publié par Christan Maréchal. Paris. Bloud. 1908. p. 93. — [2] *Itin.* I, p. 76. — [3] *Itin.* II, p. 250.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

En somme, que de progrès depuis ! Le récit de voyage a été débarrassé des digressions pédantes qui entravaient la marche de la narration, coupaient les descriptions, alourdissant l'œuvre entière. Un style a été créé, capable de donner au lecteur une impression presque aussi vive que celle du voyageur ; capable de donner l'illusion d'un déplacement réel.

Quant aux sentiments, qui donc oserait en avouer si peu, et d'aussi faibles que l'auteur du *Génie du christianisme*, après avoir visité la ville « imprégnée de prières ? »

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf